



1°R
1128

BIBLIOTHEQUE
LOUIS FERRAND

N° 3665

Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

*at
1/2*

LE MARTIRE

DE LA GLORIEUSE

SAINTE REINE

D'ALISE.

TRAGEDIE.

Composée par Maître CLAUDE TERNET,
Professeur ès Mathématiques, & Arpenteur
Juré pour le Roi au Chalonnois.

Deuée à MONSEIGNEUR
l'Evêque d'Autun.



A TROYES,

Chez la Veuve de JACQUES OUDOY, & JEAN OUDOY
Fils, Imprimeur Libraire, rue du Temple.

M. DCC. XVI.



89.702



A MONSEIGNEUR,
MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME
EVÊQUE D'AUTUN.

MONSEIGNEUR,

Voici une grande Sainte qui
desire de rechet d'ensangler les fer-
tiles collines d'Alise; mais elle qui n'a
craint autrefois de se presenter de-
vant le cruel Olibre, apprehende
néanmoins d'entrer en cet Amphiteâ-
tre de la France, où il y a autant d'o-
pinions que de spectateurs, sans a-
voir l'Aprobation de votre Gran-
deur. Si vous considerez celle qui
vous parle, vous ne lui devez dé-
nier ce devoir, puisqu'elle est née dans
votre Diocèse, en un lieu qui vous a-
partient, Et qu'au tems des plus fis-

MONSIEUR d'Autun.

nestes persecutions de l'Eglise, elle
eut epargné le plus précieux de son
sang pour la confession de la Foi Ortho-
doxe: les Miracles qui se font journali-
erement par les merites de cette Sainte,
vous y doivent davantage obliger.
Vous, MONSIEUR, qui paraissez
pour une des grandes Lumieres de la
Chrétiété, & vos éclatantes vertus,
qui vont au-delà des plus sublimes
pensées, & des plus riches expressions,
vous font passer pour un Miracle de
la Nature, & un prodige de la même
Sagesse. Donnez respects & mon si-
lence me tient lieu d'éloquence & d'es-
prit, esperant que votre bonté recevra
cette Tragedie d'aussi bon cœur que
vous la presente celui qui desire d'é-
tre toute sa vie,

MONSIEUR,

De votre Grandeur,

Le très-humble, & très-obeissant
serviteur, C. TERNAT.

00 0000 00000000000000000000

ARGUMENT DE LA PRESENT
Tragedie.

SAINTE REINE prit sa naissance dans
l'illustre Cité d'Alife, située en la Gaule
Celtique, au Diocese d'Autun, & pais d'Au-
xois, au Duché de Bourgogne, d'une très-
noble Famille de la Province. Son Pere s'a-
pelloit Clement, fort ataché à la supersti-
tion payenne. Sa Mere aiant païé le tribut
à la nature, incontinent après sa naissance
elle fut mise entre les mains d'une Nourri-
ce Chrétienne, qui la fit baptiser, l'instrui-
sant en la Religion Catholique selon que
son âge portoit. Son Pere & les autres pa-
rens tâchoient de l'en détourner tant qu'ils
pouvoient, jusqu'à la menacer de la faire
mourir: mais par la grace de Dieu, toutes
ses furieuses vagues se brisoient contre
le rocher de sa constance inébranlable.

Olibre Lieutenant de l'Empereur en Fran-
ce, étant venu à Alife pour informer contre
les Chrétiens, on lui presente cette noble
Vierge, qui reluisoit en beauté sur toutes les
filles de son rem, comme le Soleil emporte
le prix sur les Etoilles. Si-tôt que le Tyran
l'eût aperçue, il fut tellement épris de sa
beauté, qu'il lui promit: que si elle vouloit ad-
herer au Paganisme & à ses sacrifices abomi-

nables, il la rendroit la premiere des Gaules: ce qu'ayant refuse, il la fit mettre en prison jusqu'à son retour d'Allemagne. Il l'invite derechef à offrir de l'encens à ses fausses Divinitez. La Vierge méprisant ses promesses, & se mocquant de ses menaces, il la fit étendre sur le chevalet, & battre des verges, tant qu'elle tiroit les larmes des yeux de ceux qui la regardoient. Olibre enragé de dépit lui fit déchirer la chair avec des peignes de fer, puis la fit reconduire ainsi ensanglantée en la prison, où passant la nuit en prieres, elle apperçût une Croix, qui sembloit toucher de la Terre au Ciel, & une Colombe assise au haut qui la salüoit, l'avertissant que bien-tôt elle recevrait la Couronne de gloire pour la récompense de ses travaux, dont la Vierge sentit son courage enflâmé plus fort qu'auparavant. Le lendemain Olibre la fit derechef étendre sur le chevalet & brûler ses côtez avec des lampes ardentes, puis la fit jeter pieds & mains liez en une cuve d'eau froide: l'eau se changea en rosée, ses liens se rompirent, la terre trembla, & la Colombe qui lui étoit aparue la nuit se posa visiblement sur sa tête, son ame à la vuë d'un chacun fut honorablement portée par les Anges au Ciel, son Corps fut porté par les Chrétiens à Alise.



LES NOMS DES ACTEURS.

SAINTE REINE.

PHILOMENE, Nourrice de Sainte Reine.

CLEMENT, Pere de Sainte Reine.

LEONICE, Tante de Sainte Reine.

OLIBRE, Lieutenant de l'Empereur.

LUCIE, son Confident.

FULCE, premier Soldat.

ENCLASTRE, Geolier.

EVANDRE, Bourreau.

NICAN, Valet du Bourreau.

CŒUR DU PEUPLE.

L'ANGE en forme de Colombe.

*La Scene est à Alise en la Chapelle
de Sainte Reine.*



TRAGEDIE
DE SAINTE REINE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

PHILOMENE, SAINTE REINE.

PHILOMENE.

R

EINE, mon doux foudi, objet rare & charmant,

Qui êtes de mes sens l'unique mouve-
ment,

Sujet de mes amours, & de ma sainte envie,
Que j'aime après mon Dieu comme ma propre vie,
Mon Dieu juste & clement, benin & gracieux,
Qui m'a fait l'instrument pour vous ouvrir les cieus,
Je lui rends tous les jours des graces infinies,
D'avoir par sa bonté, vos volentez unies:
A ce celeste Epoux, & ce Phoenix des Amans,
Qui envye les cœurs, d'heureux contentemens,
Attire les desirs, & échauffe les ames,
Des brasiers éternels de ses plus pures flammes.

SAINTE REINE.

Où, ma chere Nourrice, où Madame, c'est vous

C'est vous d'où vient ce bien dont je connois l'époux,
 Qui me sort des cachots de l'ombreux Paganisme,
 Pour vivre sous les loix du vrai Christianisme :
 Mais puisque nous avons un honnête loisir,
 Que nos troupeaux laineux repaissent à plaisir,
 De grace contez moi au frais de ce feuillage,
 Comme j'ai délaissé cet horrible esclavage.

PHILOMENE.

Vous n'aviez pas un mois que la barque sans yeux,
 Fit plonger votre Mere ès palus stigmatiques,
 Sans connoître un seul Dieu, qui fit le Ciel & l'Onde,
 Et la Terre abaissa dans le centre du Monde :
 Dont elle fut privée, effroyable malheur !
 De ce souverain bien d'où vient votre bonheur,
 Votre Pere étonné dans ces tristes allarmes,
 Vous prit entre ses bras, vous arroufant de larmes,
 Puis vint à jointes mains me prier d'avoir soin,
 De vous alimenter en ce present besoin :
 Je l'accepte aussi tôt, & dans ce saint office,
 J'accomplis le devoir de Mere & de Nourrice,
 Substantant votre corps du Nectar de mon sein,
 Et votre Noble esprit d'un mets si souverain :
 A peine marchiez vous d'une jambe tremblante
 Que je vous apprenois l'Oraison excellente,
 Qui succinte comprend tout ce qui nous défaut,
 Le Symbole de la Foi, le décalogue haut,
 Les dons du S. Esprit, les doux fruits qu'on en tire,
 Peupler les vertus, & les vices détruire :
 Ainsi vous ayant fait dûëment catéchiser,
 Au Lavatoire saint je vous fis baptiser,
 Afin de vous tirer de ce cruel servage,
 Où la coulpe d'Adam tous les mortels engage,
 C'est le vrai sceau qui grave en votre Noble esprit,
 Cette adorable Loi de mon doux Jesus Christ,

Puis donc que vous l'avez saintement embrassée,
 Quand de vos parens vous seriez délaissée,
 Ne craignez leurs fureurs, ne craignez leurs couroux,
 Confortez vous en Dieu votre fidel Epoux,
 Soyez comme un rochet, ferme & inébranlable,
 Quand il faudroit souffrir la mort épouvanable,
 Et les plus grands tourmens qu'on puisse exagerer,
 Ne les appréhendez, & tâchez d'imiter,
 Votre aimable Jesus, contemplez les merveilles
 Qu'il a fait pour nous tous, ses douleurs incomparables,
 Sa Couronne, ses foitiers, ses durs cloux & sa Croix,
 Et vous voudrez pour lui mourir cent mille fois.

SAINTE REINE.

Soit benit à jamais cette heure fortunée,
 Que du Ciel étheré je fus prédestinée,
 C'est à vous après Dieu à qui je dois ce bien,
 J'offre à mon bien aimé ce cœur qui est tout sien :
 J'adore mille fois sa haute providence,
 Qui déillant mes yeux de l'obscur ignorance,
 M'éclaire du flambeau de la divine Foi : (mon Roi :
 Mon Dieu, mon bien, mon Tout, mon Sauveur, &
 Si dont il faut pour lui souffrir dix milles peines,
 Tant qu'il me fournira du sang dedans mes veines,
 Que j'aurai de plaisir, ô que j'aurai d'honneur :
 De l'épancher pour lui, quel suprême bonheur !
 Si sa toute bonté me veut faire la grace,
 De suivre des Martyrs les glorieuses traces.

PHILOMENE.

Ma fille qu'il me plaît d'oïr votre desir,
 Et qu'un brasier saint votre cœur vient saisir,
 Dans un commencement d'une tendre jeunesse,
 Votre gentil esprit a beaucoup de sagesse,
 Jesus vous la maintienne & accroisse toujours,

SCENE II.

CLEMENT, *Fere de sainte Reine.*

LEONICE.

CLEMENT. *(quel Airre,*

HElas! ma chere Sœur, quel Dieu, quel Ciel,
 Versé dessus mon chef un si triste délaitre?
 Quelle fatalité m'a ourdi ce malheur,
 Quel cruel désespoir, quelle extrême douleur,
 Je n'avois ici bas qu'une petite fille,
 Le Miroir des beautés, & l'honneur de sa Ville,
 Et sçavoir qu'elle fût la superstition,
 De ce Christ qui s'épanche en toute Nation,
 Méprisant de nos Dieux les grandeurs immortelles
 Pour d'un Crucifié suivre les loix nouvelles:
 Que ferai-je à ce là?

LEONICE.

Ab! mon frere vraiment,

'Avant que de rien croire il faut premierement,
 Sçavoir d'elle, en tout cas si elle est si peu sage,
 De faire cette injure à tout son parentage,
 Abandonnant ainsi la Loi de ses Majeurs,
 Pour suivre des Chrétiens la secte & les erreurs.

CLEMENT.

Votre avis est très bon, discrette Leonice,
 Et pour le mieux sçavoir, allons chez la Nourrice,
 Doubtons un peu le pas, quoique cet aspre mont,
 Soit bien rude pour moi, j'en ai la sueur au front:
 Mais l'extrême desir de lui parler me presse,
 Je n'ay que déplaisir, que deuil, & que tristesse,
 Et ne puis recevoir de consolation,
 Que je ne sçache au vrai la résolution,
 Ma fille, êtes-vous là?

SAINTE REINE.

CLEMENT.

Que vous plaît-il mon Peccé?

Ma fille, dites-moi, vous qui m'êtes si chere,
 Vous que j'aime si fort, & si parfaitement,
 Vous qui êtes ma joye & mon contentement,
 Qui devez être un jour, de ma blanche vieillesse,
 L'apui, le doux soulas, l'espoir de ma jicse,
 Est-il possible hélas! dites-moi franchement,
 Reine, que vous avez si peu d'entendement,
 De quitter notre Loi pour prendre miserable,
 Du Fils d'un Charpentier la Loi vituperable.

SAINTE REINE.

Mon cher Pere je veux vous dire franchement,
 Que j'adore Jesus, Auteur du firmament,
 Qui prit notre nature es flancs d'une Pucelle,
 Pour laver dans son Sang, la coulpe originelle,
 Coupé hélas! qui privoir les hommes malheureux,
 De l'aimable séjour des Anges bienheureux,
 Non Fils de saint Joseph, cher Epoux de sa Mere,
 Mais du Dieu Immortel, engendré de son Pere,
 De toute éternité, & né en tems & lieu,
 De cette sainte Vierge, & vrai Homme, & vrai Dieu
 Par l'opération & mystere adorable,
 Du sacré saint Esprit, Dieu juste & immuable,
 Tout-puissant, tout parfait, tout beau, tout glorieux,
 Qui éternellement regnera dans les Cieux;
 C'est ce doux Redempteur, c'est ce vrai Dieu mon Pere,
 Seule digne d'être aimé, que j'adore & revere,
 Et non pas comme vous des Dieux d'or & de bois,
 Dénuez de pouvoir, de parole & de voix.

CLEMENT.

O malheureuse fille! ô engence maudite!
 Les Dieux te puniront comme tu le mérites,

Si tu ne quitte en brief la détestable erreur,
Semée depuis peu par ce faux imposteur,
Croire un Dieu immortel, que deux cens mille ames,
Ont vû mourir en Croix, par des tourmens infâmes.

SAINTE REINE.

Il est vrai qu'il est mort pour notre iniquité:
Mais le troisième jour il est ressuscité.

CLEMENT.

Les siens l'ont dérobé, puis ils ont fait accroire,
Qu'il est monté au Ciel tout rayonnant de gloire.

SAINTE REINE.

Les Juifs ont inventé ce mensonge aparent,
Les Gardes corrompus par or & par argent;
L'Ange, les vêtemens, l'heureuse Magdelaine,
Ses compagnes aussi en font preuve certaine:
Saint Thomas qui lui mit les doigts dans son côté,
Fait preuve assurément de cette verité,
Et mon Sauveur qui tient en main les destinées,
Ayant prédit que quatre fois dix années,
Cette Ville autrefois l'honneur de l'Univers,
Pour ce grand parricide, & crimes trop pervers,
Verroit les Citoyens, leurs enfans & leurs femmes,
De famine agitez renversez sous les lames:
Ses superbes Palais & ses beaux bâtimens,
Entièrement rasez jusqu'aux fondemens,
Et ne pardonne point à ce merveilleux Temple,
Où l'homme saint, son Dieu d'un ceil ravi & contéple.

CLEMENT.

Ce n'est pour ce sujet que ce peuple méchant;
Passa sous la fureur du coûtelas tranchant,
Son désastreux malheur n'arriva d'assurance,
Que d'avoir méprisé de Cesar la puissance.

SAINTE REINE.

Mon Pere, n'en doutez, car il est très-certain,

Qu'il est ressuscité, ce grand Dieu souverain,
Après s'être aparû aux Apôtres, aux femmes,
A ses amis secrets, & aux fideles ames,
Et leur parlant du Ciel, & mangé avec eux,
Une nuée enfin le déroba à leurs yeux:
A l'entour volleroient mille bandes ailées,
Qui tous l'accompagnoient es vouütes étoillées,
Chantant son laus sacré en dix mille beaux vers,
En remplissant les airs d'armonieux concerts,
Envoyant par après à sa troupe fidele,
L'esprit Consolateur qui d'amour & de zele,
Les ayant tous remplis ont prêché en tout lieu,
Qu'il étoit le Messie & le vrai Fils de Dieu.

CLEMENT.

Je vois donc bien que vous voilà résoluë,
De suivre cette Loi par puissance absolue,
Mais étant votre Pere, n'ay-je pas le pouvoir,
De vous faire en un mot mettre en votre devoir,
Une fille bien sage doit obéir à son Pere,
Et vous croyez piû.ôt une fiere megere,
Une fiere lamie, une peste, un venin,
Que moi qui vous chere comme un Pere benin:
Mais je jure le Ciel que dedans ma colere,
Je vous ferai sentir tout le pouvoir qu'un Pere,
Peut dessus son enfant, user de châtimement,
Punissant vos mepris si extraordinairement,
Que la posterité fera cas de mon zele,
Pour avoir corrigé une fille rebelle.

SAINTE REINE.

Il est très-véritable, & Dieu le veut ainsi,
Qu'un enfant bien aptis doit avoir du souci,
D'honorer ses parens, leur porter révérence,
Les aimer, les cherir avec obéissance,
Selon droit & raison, mais ils ne doivent pas,

Tellement s'écarter, & en faire du cas,
 Qu'abandonnant leur Dieu au peril de leurs ames,
 Ils encourent d'enfer les supplices infâmes,
 Je mourai bien plutôt, que pour respect humain,
 Je transgressé les Loix de mon Dieu souverain.

C L E M E N T.

Fuis, fuis de devant moi, maudite créature,
 Qui violant les droits du Ciel & de la nature,
 Veux de foibles raisons mon pouvoir s'indiquer,
 Qu'en dites-vous ma sœur?

L E O N I C E.

On se doit apliquer,
 De ne souffrir les siens être de loi contraire.

C L E M E N T.

Et d'user de rigueur ne le dois-je pas faire!
 Mais je vous prie aussi de lui parler encore,
 Vos discours sont fluans, & coulent comme l'or,
 Peur-êtte pourriez vous émouvoir son courage,
 Et de son esprit avoir quelque avantage.

S C E N E I I I.

LEONICE, SAINTE REINE.

L E O N I C E.

R EINE, prêtez silence aux accens de ma voix,
 Je vous veux témoigner l'amour que je vous dois,
 Mais pourquoi êtes-vous rebelle à votre Pere,
 Tâchez-vous toujours de le mettre en colere?
 Lui qui vous chérit tant, lui qui vous aime mieux,
 Mille fois que son cœur, mille fois que ses yeux,
 Considerant en vous tant de beautez écloses,
 Tant de lys, tant d'ailliers & d'odorantes roses,
 Et recherchée aussi de plusieurs Grands Seigneurs,
 Croyant vous voit bien-tôt savourer les douceurs,

D'un

D'un himen chaste & saint, & de si belle couche,
 Naitre de rejettons de sa mourante souche,
 Et vous voulez enfin ingrater tenailler,
 Son cœur plein de chagrin & tant le tenailler,
 D'ennuieuses langueurs que vous aurez la gloire,
 De l'envoyer bien-tôt deffous la tombe noire,
 O barbarie étrange! ô dure cruauté!
 O cœur plein de malice & déloyauté!

S A I N T E R E I N E.

Madame, c'est à tort que me donnez ce blâme;
 J'aime mon pere autant que j'aime ma propre ame,
 Il devroit louer Dieu & priser mon dessein,
 Car Jesus comme à moi lui tend déjà la main,
 Si quittant ses erreurs & son idolâtrie,
 Il lui donne son cœur, son ame & sa vie,
 Dieu nous appelle tous, & même il nous prévient,
 S'il ne sauve pas, c'est à lui seul qu'il tient:
 S'il meurt en cet état il est très-manifeste,
 Qu'il ne jouira pas de la gloire celeste:
 Car personne ne peut hériter de ce lieu,
 Si ce n'est par le Sang de ce vrai Fils de Dieu.

L E O N I C E.

Je ne vous parle plus, je perds ici ma peine,
 Vous êtes je vois bien remeraire & hautaine,
 Vous devriez devant nous humble vous abaisser;
 Les Dieux qui les malfaits ne veulent pas laisser
 Impunis vengeront les noirs flots de Cocite,
 Votre rebellion & votre démerite.

5039

SCENE IV.

CLEMENT, LEONICE, SAINTE REINE,
PHILOMENE.

CLEMENT

Leonice ma sœur, que vous a-t-elle dit ?
Avez-vous arraché de son credule esprit,
Cette maudite erreur qui la rend miserable,
Dans cette opinion est-elle inviolable ?

LEONICE.

Son cœur paroist plus dur que même le rocher,
Les discours plus charmans ne la peuvent toucher ;
De tout ce que j'ai dit, elle en fait moins de compte
Que le superbe écueil que la vague surmonte.

CLEMENT.

O deffastre cruel ! ô pertinacité !
Des filles de ce tems quelle remerité,
Quel sot zele impieux, c'est vous ô Philomene,
Qui faites qu'és erreurs son esprit se promene,
C'est vous qui la païssez de ces fantômes vains,
Que j'eusse bien mieux fait si l'ôtant de vos mains,
Je l'eusse fait nourrir du sang d'une Lionne,
D'une fiere Tigresse, ou d'une Ourse félonne,
Car elles n'ont pas tant que vous de cruauté,
De rage, de fureur & de déloyauté :
Mais puis qu'il n'y a rien, cruelle qui te touche,
Tu deviens beaucoup plus que ces bêtes farouches,
De ton cher geniteur commence à s'approcher,
Et comme un l'Estrignon repais toi de sa chair ;
Mon sort sera bien doux, si ta main furieuse
Veut ainsi terminer ma vie malheureuse :
Car puisque tu te plaît de voir couler mes pleurs ;

Que je voye promptement la fin de mes douleurs,
Appelle à ton secours ta barbare Nourrice,
Afin que mieux ta rage & fureur s'accomplisse ;
Mais suis-je maintenant un lâche devenu,
Ayant le front ridé, & le poil tout chenu,
Quoi suis-je transformé d'Achile en sot Terfite ?
N'ai-je plus de vigueur, de force & de mérite,
Où, où, je puis encore vous mettre à la raison,
Et vous bien châtier quand il fera de raison.

PHILOMENE.

Monsieur vous avez tort de m'appeller barbare,
Après avoir nourri une fille si sage,
Et l'avoir bien instruite en la loi du vrai Dieu,
Qui doit être adoré & servi en tout lieu.

CLEMENT.

C'est le juste sujet qui me met en colere,
J'aurois mieux la voir mourir de mort amere,
Par dents d'un lion ou d'un loup affamé,
Ou de mille coûtreux voir son cœur entamé,
Que de la voir sujette à une loi nouvelle,
Méprisant de nos Dieux, la grandeur immortelle,
Je vous commande donc de l'en dissuader.

PHILOMENE.

Vous perdez votre peine à me le commander :

CLEMENT,

Je veux que tu le fasses & que tu m'obéisses.

PHILOMENE.

Nous souffrirons plutôt le plus cruelle supplice,
Qu'il se puisse inventer.

SAINTE REINE.

Mon pere ne croyez,
Que nous ayons ainsi l'esprit dévoyez,
De me penser fléchir, votre espérance est vaine,
Vous perdez votre tems, vous perdez votre peine,

Quand vos discours seroient plu coulans que le miel
Pour vous nous ne voulons perdre les biens du Ciel.

• C L E M E N T .

Tu t'en repentiras , fille dénaturée ,
Et devant qu'il soit peu , tu es bien assurée ,
Que tu resentiras ce que c'est d'offenser ,
Un pere , qui ne peut cette injure effacer .

S C E N E V .

C L E M E N T , L E O N I C E .

• C L E M E N T .

S Ortez des creux Enfers fiers sœurs Eumenides ,
Pour punir les forfaits des filles parricides ,
Puisque tous les tourmens qu'on peut trouver ici bas ,
Les chaînes , les cailloux , les sanglans coûtélats ,
Les chevalets , les feux & les autres supplices ,
Sont peu de chose aux prix de ces grands malefices ;
Je n'ai qu'un seul enfant , & je vois ô pitié !
Qu'elle n'a pour son pere un seul trait d'amitié ,
Elle voudroit bien voir mon foible corps descendre
Dans un sépulchre noir pour se réduire en cendre .
A ces sorts sentimens je ne puis résister ,
Mon mal est sans remede , il l faut contenter ,
Mais avant que d'aller à la mortelle rive ,
Il faut que par main la cruelle y arrive .

L E O N I C E .

Mon Pere gardez-vous bien d'avoir ce sentiment ;
Voudriez-vous tremper si inhumainement ,
Vos mains dans votre sang il ne faut pas qu'un pete
A l'endroit d'un enfant soit cruel & severe ,
Le tems ramene tout , quand cette jeune ardeur ,
Qui la fait obstiner , sera dans la froideur .

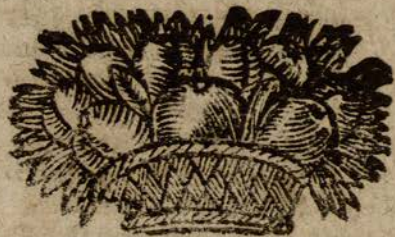
Vous la verrez plus douce , & viendra sans doutance
Demander à genoux pardon de son offense ,
Et lors reconnoissant les grands Dieux immortels ,
Offrira de l'encens à leurs dévots Autels .

• C L E M E N T .

Et lors que je serai en ma triste demeure ,
Tout seul & désolé il faudra que je meure :
Helas ! je n'aurai plus de consolation .

L E O N I C E .

Frere prenez courage dans votre affliction ,
Vous ne pouvez aller contre les destinées ,
Qui ont si sagement les choses ordonnées :
Il s'y faut conformer & laisser faire aux Dieux ,
Qui font comme il leur plaît en terre & dans les cieux .





ACTE II.

SCENE I.

OLIBRE, LUCIE.

OLIBRE.

Ainsi que j'ai dompté le cœur de l'Asie,
 Les Bactres, les Hircans, la Parapamie,
 Les Partes, le Persel, Albe & le fiere Medois,
 Et fait au sang humain rougir les Champs Indois,
 Qui ai au grand Cesar renduë assujettie,
 La Serique, la Tane, & la froide Syrie,
 La Piside & Bitin, à leur dam n'ont-ils pas
 Sent, la pesanteur de mon robuste bras,
 L'Arabe & Syrien, la belle Palestine,
 Se voulant prendre à moi, ils ont trouvé leur ruine:
 Bref il n'y a coin dedans tout l'Orient,
 Qui ne sçache que vaut mon glaive foudroyant,
 Tant de braves soldats & de grands Capitaines,
 A qui j'ai commandé sont témoins de mes peines,
 Que je n'épatnois pas ni les feux ni le fer,
 Pour ces séditieux & mutins étouffer:
 Mais principalement cette maudire engeance,
 Qu'on appelle Chrétiens connoissant ma puissance,
 Car pour exterminer ces malheureux bannis,
 Je les ai châtiés de tourmens infinis,
 Les dieux, les puissans auront toujours memoire,
 Comme je suis jaloux de conserver leur gloire,
 Sçachant ce que j'ai fait contre ces contemppteurs,
 Qui veulent mépriser leurs suprêmes grandeurs,

Or que de nouveau ce Monarque invincible,
 M'envoye en Occident comme un foudre terrible,
 Pour écraser les chefs de tous séditieux,
 Si j'en trouve quelqu'un qui trop audacieux,
 Prévarique ses loix, ou qui malheureux ose,
 Contre moi s'opaser, dès l'heure je propose,
 Qu'il n'y a ni destin, ni favorable fort,
 Qui les puisse exempter des rigueurs de la mort,
 Tu sçais, mon cher ami, comme depuis Marseille,
 Ceux qui à mes desseins n'ont pas prêté l'oreille,
 Ont ja été traitez, & Alisë soudain,
 Sçaura un peu que vaut d'offencer le Romain.

LUCIE.

Il est vrai qu'autrefois les fiers peuples des Gaules,
 Refusoient de porter sur leurs fortes épaules,
 Le joug Capitolin, & que Jules Cesar
 Les ayant entrepris couturent bien hazard,
 Et pourtant la valeur de cette ame Royale,
 Les rendit tous sujets à l'Aigle Imperiale,
 Et vous qui l'égalez en force & en pouvoir,
 Ne pouvez-vous pas contenir au devoir,
 Et pour punir promptement cette Chrétienne race,
 Qui méprise nos Loix d'une insolence audace.

OLIBRE.

Je le puis, je le veux, sus allés de ce pas,
 En mon Camp, & soudain dites à mes soldats,
 Que ceux qu'ils trouveront, soit homme, femme, fille,
 Qu'on les laisse d'une façon subtile,
 Qu'ils soient bien garottez de longs & forts liens,
 Car on m'a averti qu'ils sont tous Magiciens:
 Et quand je les tiendrai entre quatre murailles,
 Ils ne pourront alors échapper, les canailles,
 Et s'ils ne veulent pas encenser à nos Dieux,
 Je leur ferai souffrir des tourmens furieux.

LUCIE.

C'est raison grand Préfet que je vous obéisse,
Je m'en vais promptement accomplir mon office.

SCENE II.

PHILOMENE, SAINTE REINE.

PHILOMENE.

Reine, voici le tems, voici Noble Pucelle,
L'agréable saison que le Ciel nous appelle,
C'est maintenant qu'il faut les armes à la main,
Combattre les desseins d'Olibre l'inhumain,
Qui tout plein de fureur, de colere & de rage,
A juré des Chrétiens la perte & le dommage,
Méprisons, méprisons ses plus cruels efforts,
Et ne craignons celui qui peut tuer les corps,
Mais le Dieu Tout puissant qui sous la froide lame,
Peut faire en un moment perir le corps & l'ame:
S'il faut mourir pour lui ne fuyons les tourmens,
Et cherchons dans les feux du rafraichissement,
Que le dur chevalier, la rouë & les suplices,
Soient nos ébattemens & nos cheres delices,
Car mille ans de tourmens ici-bas & de pleurs,
Sont moins qu'un jour de joye ès celestes rondeurs.

SAINTE REINE.

Vos avis sont très-bons, aimable Philomene,
Et déjà je voudrois me voir en cette peine,
De paroître devant ce Tyran furieux,
Si Dieu trouve à propos que ce soit pour mon mieux.
Et dès lors que je lis les divines legendes,
Des saints qui de leur sang font à Jesus offrandes,
J'admire la valeur de ces braves guerriers,
Qui dessus les Tyrans remportent les lauriers,
Je pense voir encore un Athelette invisible,

Ce grand Protomartyr, qui sous la pluye horrible,
Des cailloux accablé, se met à deux genoux,
Et prioit Dieu pour ceux qui l'assommoient de coups;
Je vois d'autre côté le Prince de l'Eglise, (chise,
Qui suivant son Sauveur d'un cœur plein de fran-
Humble donne ses pieds & presente ses bras;
Pour être mis en Croix la tête contre bas:
Le meurtrier coûtelas, qui comme une tempête,
Du Docteur des Gentils va séparant la tête,
M'apprend combien d'amour il a eu pour son Dieu,
L'Alcide Saint Laurent qui étoit au milieu,
D'un perfide Tyran, & toute la malice,
Qui orne de son Sang l'étendart de la Croix,
Et lave son étole au Sang du Roi des Rois, (route;
Nous témoignent vainement qu'il faut suivre leur
Pour posséder les biens de la celeste Voûte.

PHILOMENE.

Courage, chere amie, il faut de mieux en mieux,
Vous perfectionner au bien qui vient des Cieux.
La Vie des Martyrs est l'unique modele,
Où se doit arrêter un cœur vraiment fidele;
C'est dans ce beau miroir où brilloient les vertus,
Et où les vices sont sous ses pieds abatus,
Suivez donc nuit & jour ce sentier tant aimable,
Et n'aprehendez point ce Tyran execrable,
Munissez votre cœur de constance & de foi,
D'esperoir & charité contre ce defarroi,
La blanche chasteté & la pure innocence
Re'uise en votre esprit rayonnant de prudence:
Mais l'ombre baïse fort, allons mon cœur, allons,
Dans ce parquier herbeux repaître nos moutons.

SAINTE REINE.

N'en prenez pas la peine, ô ma chere nourrice:
Laissez-moi, s'il vous plaît, cet agreable office.

SCENE III.

LUCIE OLIBRE.

LUCIE. (prompt,

Grand Monarque excusez si mon retour est
 Car pour vous obéir, je ne suis jamais long.
 Mais je vous veux conter une histoire gentille,
 J'ai trouvé deux soldats qui menoient une fille,
 Une fille ou plutôt un vrai Ange des Cieux.
 Un miroir de beauté, vrai chef d'œuvre des Dieux,
 Le printems gracieux, mignon de la nature,
 Ne découvre à nos yeux tant de riche peinture,
 Tant de roses, d'œillets & tant de lis blanchissans,
 Qu'elle produit es cœurs des plaisirs ravissans,
 Son front semble à l'yvoir, sa bouche odorante,
 Fait voir un double rang qui tout le monde enchante
 Entouré de cynambre, l'Or de ses cheveux,
 Merite que chacun lui consacre des vœux :
 Hymette n'a pas tant en ses Ruches navetes,
 Qu'il n'ait sous ses pas d'amoureuses fleurettes,
 Ses beaux yeux qui font honte au grand pere des jours,
 Lâchent à tout moment mille petits amours :
 Son beau col est d'albâtre, & ses jouës vermeilles,
 Ravissant les esprits d'agréables merveilles,
 Enfin c'est l'abregé de tout ce qui est beau,
 C'est la flamme ou l'amour allume son flambeau,
 Je n'aurais jamais crû qu'une beauté si rare
 Se fust rencontrée en Gaule barbare :
 Voilà donc grand Guerrier, voilà sommairement,
 Le sujet qui m'a fait revenir si promptement :
 Je sçai qu'autre que vous a trop peu de mérites,
 Pour son cœur posséder, partant je vous invite
 De joindre vos lauriers à sa perfection,

Et vous rendre le Roi de son affection.

OLIBRE.

Lucie, mon cher ami, tes discours ont des charmes ;
 Qui sont dans mes pensées d'amoureuses allarmes.
 Commande à ces soldats de l'amener ici,
 Et lui dit de ma part qu'elle n'aye de souci,
 De paroître devant un puissant chef d'armée,
 Qui ne veut attenter dessus sa Renommée,
 Je lui veux conseiller sa vie & son honneur,
 Et la combler de biens, de gloire & de bonheur.

LUCIE.

Monseigneur, je ferai de bon cœur ce message,
 Pour un objet si doux, si charmant & si sage.

OLIBRE.

Allez, dépêchez-vous & revenez soudain,
 Afin de contenter mon amoureux dessein.

SCENE IV.

LUCIE, FULCE, ETIE, SAINTE REINE.

LUCIE.

BRave Fulce, écoutez, & vous vaillant Etie,
 Votre chef vous commande & de grace vous prie
 Si vous avez pour lui un peu d'affection,
 C'est qu'il aye de vous cette obligation,
 De mener devant lui cette Pucelle :
 Car il desire fort de parler avec elle.

FULCE.

Etie nous consentons d'obéir au vouloir
 De notre brave chef, & c'est notre devoir,
 De complaire en tout cas au genereux Olibre,
 C'est un homme obligé, reconnoissant & libre,
 Qui les hommes de cœur sçait bien récompenser,
 Et qui nous peut s'il veut es charges avancer :

Lui qui est jovial & d'humeur gaillarde,
Sera ravi de voir cette fille mignarde.

ETIE.

Allons, belle, allons voir ce Fénix des Guerriers,
Qui porte sur son chef les Palmes & les lauriers.

LUCIE.

Ne vous étonnez pas, adorable Pucelle,
Si nous vous conduisons à notre chef fidele:
Car si tôt qu'il aura contemplé vos beaux yeux,
Plus clairs que le soleil qui brille dans les cieus,
Et l'éclat ravissant de votre belle face,
Vous trouverez en lui honneur, faveur & grace,
Son cœur d'un beau feu sera tôt enflamé,
Ce Prince aime beaucoup, mais il veut être aimé,

SAINTE REINE.

Si le grand Dieu me sert & de phare & de guide,
Et si son Saint Esprit est à mes vœux provide;
Les Princes de la terre avec tout leur pouvoir
Ne pourront ni ma foi ni mon cœur émouvoir.

SCENE V.

OLIBRE, LUCIE, FULCE, ETIE.

LUCIE *présente sainte Reine à Olibre.*

VOici, brave Seigneur, le Soleil radieux,
Tout de clarté, les délices des yeux,
La lumière des cœurs en merveilles féconde,
Qui par ses doux regards embrase tout le monde:
Voici celle qui peut par ses divins attraits,
Transpercer notre esprit de mille & mille traits.

OLIBRE.

Faites-moi donc approcher cette belle Pucelle,
Je la veux contempler & voir si elle est telle,
Comme tu la dépeints, soldats approchez-vous,

Est-ce là cet objet si charmant & si doux,

FULCE.

Recevez brave chef, recevez puissant Prince,
Ce Fénix des beautés l'honneur de la Province,
Le siège de l'amour & des perfections,
Pour le gage assuré de nos affections,
Nous, dis-je qui n'avons de plus chères envies,
Que d'employer pour vous notre sang & nos vies.

OLIBRE.

Je vous remercie, & vous promets, Messieurs,
Que de deux Regimens vous serez possesseurs.

SCENE VI.

OLIBRE, SAINTE REINE, FULCE.

OLIBRE *parlant à sainte Reine.*

Belle, dont la beauté entre les filles luit,
Comme l'astre du jour sur les feux de la nuit,
Dites-moi, s'il vous plaît, d'où êtes-vous sortie?
Quel est le Dieu qui tient votre ame assujettie,
Et qui vous adorez?

SAINTE REINE.

J'adore mon Facteur,
Le puissant Dieu du Ciel, le grand distributeur,
Et parfait donateur de toutes les richesses,
L'Auteur qui a bâti par subtils adresses,
Le doré firmament, ce grand & vaste rond,
Fondant les pilotis sur l'abîme profond,
Qui d'un seul mot créa sans travail & sans peine,
La Terre porte fruits, la Mer porte Baleine,
Qui remplit l'air d'Oiseaux de diverses couleurs,
La Terre des Moissons, & d'odorantes fleurs,
Les Forêts d'animaux de différentes espèces,
Qui parlant dans les eaux fit fourmiller sans cesse

Des Bourgeois écaillez puis d'un limon franzeux,
 Fit notre premiere pere riche & très heureux,
 S'il n'eût pas offensé sa bonté souveraine,
 Mangeant du fruit fatal qui causa tant de peine
 A tous les descendans; qu'à la fin son cher Fils,
 Pour payer leur rançon se rendit crucifix,
 Lavons dans son pur sang cette tache si noire,
 Pour rendre les mortels capables de sa gloire,
 Ainsi quoique je sois de très-nobles Parens,
 Que mon pere Clement soit l'un des plus puissans,
 De ce fertile Auxois & qu'Alife, Ville alriere,
 Soit le lieu où premier j'aperçus la lumiere,
 Si est-ce toutefois que je m'estime mieux,
 De ce que la bonté du Formateur des Cieux,
 De sa divine Loi m'a donné connoissance,
 Que des vaines grandeurs la trompeuse apparence.

O L I B R E.

Quoi? pucelle êtes vous si aveugle en la Foi,
 Si folle que de suivre une nouvelle Loi,
 De ce Galiléen, qui n'est qu'une imposture,
 Loi rigoureuse que toute la nature,
 Déteste avec raison, loi le dur fleau du corps,
 Qui rend les professeurs comme s'ils étoient morts.
 Loi pleine de soupirs, de sanglots, de misere,
 Qui passent en longs travaux se terminent en tour-
 Sans espoir de secours & de soulagement: (mens,
 Quittez belle, quittez cette loi misérable,
 Loi superstitieuse & plus vituperable,
 Et adorez nos Dieux très-hauts & très-puissans,
 Et leur faisant fumer de ux ou trois grains d'encens,
 Si vous faites cela je vous jure mignone,
 Que jamais vous n'aurez faute de ma personne:
 Vous serez la plus grande & premiere à ma Cour,

Les délices, les jeux, les danses & l'amour,
 Seront vos entretiens, les beaux habits de foyes,
 Au lieu de ces haillons, vous combleront de joye,
 Les perles, les rubis, les brillans diamans,
 Seront de votre corps les riches ornemens:
 Tous les peuples Gaulois que ma dextre commande
 Vous viendront révéler d'une affection grande:
 Les chefs de mon armée & les nobles Seigneurs,
 Es festins somptueux vous rendront mille honneurs,
 Mais si vous méprisez leurs divines puissances,
 Et vous ne leur rendez parfaite obéissance,
 Et si vous encourez mon sévère courroux,
 Vous servirez de fable & d'exemplaire à tous,
 Sçavez-vous pas combien j'ai gagné de victoires,
 Combien mon bras sanglant a fait ès ondes noires,
 Descendre les Gaulois qui trop fiers & hautains,
 Se vouloient oposer à l'aigle des Romains:
 Le Rhône furieux & la Saone dormante,
 Sont pourpré de leur sang & le bon Radamante,
 A peine de nombrer le nombre des chrétiens,
 Qui lui font compagnie ès champs Elisiens.

S A I N T E R E I N E.

Prince, ne pensez pas que vos feintes promesses,
 Vos appas decevans, toutes vos richesses,
 Me fassent delaisser, mon Dieu, mon cher confort,
 Et bien moins les frayeurs d'une cruelle mort:
 Comment j'adorerois des hommes outrager,
 Pour lui qui commande aux foudres & aux orages;
 Quoi: j'abandonnerois mon aimable Sauveur,
 A qui j'ai consacré mes biens & mon honneur,
 Ma vie, mon tour, mon Roi, mon époux & mon pere,
 Pour respect d'un mortel je craindrois la colere,
 D'un qui me peut causer un toutment de deux jours,
 Pour brûler à jamais ès infernaux séjours:

Non, non, plutôt le Ciel brillera sans étoiles,
 Plûtôt la Mer sera sans Vaisseaux & sans voiles,
 Le gay Printems sans fleurs & l'été sans moissons,
 Plûtôt dedans les eaux brûleroit les poissons,
 Que je viole ainsi la foi que j'ai promise,
 A mon Jesus Christ & à la Sainte Eglise, (vers,
 J'aime mieux de gros draps voir mes membres cou-
 Que de pourrir pater cette pâture aux vers :
 Les brillans diamans, la foye, l'écarlate
 N'empêchent de pourrir une chair délicate :
 Dites moi, de quoi sert un grand tas d'affiquets,
 Sinon pour attirer la flame des Muguets,
 Les poudres de senteurs, le Come & le Tetufe,
 Rendent que trop de fois la parole percluse :
 Les bals & les festins perdent le plus souvent,
 Une fille crédule, & la paissent de vent,
 Dedans les Cours des Grands s'elevent des orages,
 Où les plus chastes cœurs, ô malheurs, font naufrage.
 O qu'il me plaît bien mieux de paître mes brebis,
 Et entre reculés, ou dans les champs fleuris,
 Y manger du pain bis, boire de l'eau cristalline,
 Que de sentir l'odeur d'une grasse cuisine :
 En ses lieux écartez j'admire mon Epoux,
 Plus beau que le soleil, plus brillant & plus doux,
 Mon amoueux Jesus, qui des cordelles teintes,
 De son sang pur prin retient mon ame empreinte,
 Me fait des lacs d'amour, le fer de son côté,
 Me découvrant son cœur, fait que j'ai protesté,
 Qu'autre amour que le sien n'entrera dans mon ame,
 Ce bel Amant pour rendre éternelle ma flamme,
 Et pour témoigner qu'il est mon cher époux,
 M'attache son amour des pointes de ses cloux,
 Son chapeau épineux m'aquiert une couronne,
 Qui d'immortalité rayonnante fleutonne.

OLIBRE.

O LIBRE.

De vrai je ne scaurois assez m'émerveiller,
 Comme vous oferiez seulement me parler,
 Et priser devant moi ce Dieu imaginaire,
 Méprisant mes avis pour vous si salutaires,
 Mais pour moi, je pardonne à votre jeune erreur,
 Si de tant de beautez je suis le possesseur ;
 Ne perdez à crédit votre belle jeunesse,
 Et suivez de nos Dieux l'adorable sagesse,
 Mille biens à la fois vous seront aprêtez,
 Rien ne pourra manquer à vos felicitéz,
 Vous benirez cent fois cette heure fortunée,
 Qui aura joint nos cœurs sous les doux himénées,
 Vous aurez les plaisirs, les biens & les douceurs,
 Vos glorieux enfans seront mes successeurs :
 C'est le sort qui suivra le cours de votre vie,
 Si votre volonté accorde à mon envie :
 Sinon outre ces biens mon cœur que vous perdez,
 Mille & mille tourmens bien-tôt vous souffrirez.

SAINTE REINE.

Monsieur, quoique mon sexe inconstant & fragile,
 De l'instabilité soit le premier mobile :
 Si est-ce que jamais tous vos pieux discours,
 Ne me feront quitter le Dieu de mes amours :
 Quoique pour mes plaisirs à l'enfer je m'engage,
 Pour un bien qui périt, perdrai-je le cher gage,
 De ma pudicité ? Ha plutôt mille morts !
 Plûtôt mille bourreaux déchireront mon corps,
 Seulement d'y penser d'horreur mon poil se dresse ;
 Pourvoyez-vous ailleurs d'une infame maîtresse,
 Car toujours de mon Dieu l'épouse je serai,
 Et jamais d'autre hymen je ne contracterai :
 Mais savez-vous, Monsieur, si vous me voulez croire,
 Quittez ce feu brutal qui rend votre ame noire,

Et tous des Dieux de bois, d'or, de pierre & d'airain,
 Adorez seulement le grand Dieu souverain,
 Dieu trine en verité devant qui les Archanges,
 Les brillans Cherubins, les Seraphins, les Anges,
 Tremblent en l'adorant de son amour épris,
 Et milles millions de bienheureux esprits,
 Qui des pieds foule l'or des voûtes azurées,
 Celebrant ses grandeurs par leurs chansons sacrées,
 Faites, faites bien plus, commandez aux Gaulois,
 Et à tout votre camp qu'ils vivent sous ses loix,
 Ainsi vous acquererez une immortelle gloire,
 Dont la posterité aura toujours mémoire.

O L I B R E.

Puisque tu ne veux pas reverer les Autels,
 Que devôt je consacre à nos Dieux immortels,
 Que ta bouche contr'eux vomissant des blasphêmes,
 Transporte mon esprit dans des fureurs extrêmes,
 Jamais les froids Hyvers n'auront tant de glaçons,
 Ni la mer tant de flots sur ses moites fillons:
 Il ne tomba jamais tant de feuilles en Automne,
 Que je ferai pleuvoir de coups sur ta personne:
 Bussiere n'est qu'un sot à l'égard des tourmens,
 Que je sçais inventer, les foüets, les brûlemens,
 Les crochets accrez & les flames ardentes,
 Te feront ressentir des douleurs violentes:
 Et dans l'eau froide après ferai plonger ton corps,
 Ainsi tu souffriras plusieurs sortes de morts:
 J'ai cent bourreaux tous prêts nourris dans le carnage,
 Pour exercer sur toi leur fureur & leur rage.

S A I N T E R E I N E.

Faites venir encore tous les Tigres affreux,
 Les Ours & les Lions du cahorsé pierreux,
 Pour démembrier ce corps d'une rage plus forte,
 Je ne les craindrai point, le Dieu qui me conforte

Ne me résurera pas la force & la vigueur,
 De garder son amour au milieu de mon cœur.

O L I B R E.

Soldats attachez-moi cette fille obstinée,
 Et que dans la prison elle soit emmenée,
 Vites, dépêchez-vous, traînez-la promptement,
 Et que le Geolier la garde sûrement,
 Jusqu'à ce que je sois venu de Germanie,
 Et lors si à nos Dieux elle ne sacrifie,
 Je la ferai mourir.

L U C I E.

Sire, n'en doutez pas:
 Etie empoigne-la & la tiens par le bras:
 Tandis j'atacherai son corps à cette chaîne:
 Donne-moi les deux bouts, afin que je l'entraîne,
 Hola! ha! Geolier, ouvre-nous la prison,
 Met cette fille ici dans un profond grotton,
 Ne la laisse parler à personne du monde,
 En tout cas faudra que ta tête en réponde.



ACTE III.

SCENE I.

SAINTE REINE, PHILOMENE.

SAINTE REINE *en prison.*

MON aimable Sauveur, ô mon Dieu, mon bon Dieu,
 A qui les noirs cachots de ce funeste lieu,
 Sont aussi transparents que la belle lumiere,
 Du rayonnant Phœbus en l'ardeur coutumiere
 De son midi plus chaud: voyez où l'on m'a mis,
 Et me donnez pouvoir contre mes ennemis,
 Je vous demande, hélas! les yeux baignez de larmes,
 Et les genoux courbez en ces tristes allarmes,
 Que ma constance puisse au milieu des douleurs,
 Par votre sainte grace émouvoir les rigueurs:
 Donnez-moi, mon Sauveur, donnez-moi la puissance
 Parmi ces durs combats de vaincre leur puissance,
 Vous qui d'un seul clin d'œil faites de ce grand tout,
 Croûter les fondemens de l'un à l'autre bout,
 Des Monts plus sourcilieux les croupes cheveluës,
 Qui d'un port orgueilleux s'éleve sur les nuës,
 Et détournent devant vos suprêmes grandeurs,
 Et humbles s'abaissant adorent vos hauteurs:
 Neptune est sous vos loix, & par votre parole,
 Vous commandez en Maître aux Postillons d'Eole:
 Vous avez prescrit dans le mortel effort,
 Que le corps étoit foible, & l'esprit étoit fort,
 Donnez-moi cet esprit, mon Seigneur & mon Pere;

Et de ne me laissez pas dans cette misere,
 Vous connoissez mon cœur, & savez qui je suis,
 Ah! secourez-moi donc au fort de mes ennuis:
 Plûtôt en mille éclats me partage le foudre,
 Qu'à vous abandonner on me puisse résoudre,
 Un tourment de cent ans fera bien peu au prix:
 Des plaisirs éternels du celeste Pourpris:
 Quitter pour un moment de peine en ce bas monde,
 Le Royaume du Ciel, où toute chose abonde,
 On doit juger celui privé de jugement,
 Qui prend le fer pour l'or, le roc pour diamant:
 Mon amour, mon souci, mon cœur, ma douce flame,
 Qui ne voudroit pour vous sacrifier son ame?
 Qui ne vous aimeroit, souverain Roi des Rois?
 Qui ne voudroit pour vous mourir dix mille fois?
 En vous considerant dessus le bois funebre,
 Le corps couvert de playes, & les yeux de tenebres,
 En quel transport d'amour, mon Sauveur etiez-vous?
 Quand pour vos ennemis qui vous rompoient de coups
 Priâtes votre Pere au fort de vos souffrances,
 Pour obtenir pardon de leurs grièves offenses:
 Qui sera donc celui qui pour l'amour de vous,
 Souffrira des tourmens sans les trouver bien doux;
 Ainsi ce lieu puant, infame & éfroyable,
 M'est pour votre sujet plaisant & agréable:
 Mais j'entens une voix auprès de ce carneau,
 Ah! c'est ma Philomene avec son flambeau.

PHILOMENE.

Hélas! Reine, j'étois en une extrême peine,
 Quand j'ai vû revenir nos brebis porte-laine,
 Toutes seules des champs, j'ai crû à même instans,
 Que vous avez reçu quelque étrange accident:
 Et courant vous chercher j'ai vû des Pastourelles,
 Qui m'ont fait le narré de ces tristes nouvelles.

Que deux fiers soldats vous menoient au quartier,
 D'Olibre sans tenir ni chemin ni sentier:
 Je vais tant que je puis d'toit là où l'on m'affeure,
 Qu'on vous avoit ja mise en la spelonge obscure:
 Sans doute jusqu'ici j'ai donc voulu venir,
 Afin de vous prier de vous bien souvenir,
 De mes enseignemens, & ne croite aux paroles,
 D'Olibre le Tyran qui ne font que frivoles.

SAINTE REINE.

Madame, ne coryez que je manque de foi,
 A mon aimé Sauveur, mon Seigneur & mon Roi,
 Olibre qu'il essaye par ses belles promesses,
 Ses discours decevans & ses feintes caresses,
 D'avoir quelque ascendant par-dessus mon esprit,
 Je lui ai déclaré que c'étoit Jesus-Christ,
 Que j'avois pour Epoux, à la mort, à la vie,
 Et d'autre que de lui n'aurois jamais envie.

PHILOMENE.

Continuez, ma mie, en votre intention,
 Et ne changez jamais de résolution,
 Tant que vous servirez ce Soleil de Justice,
 Vous n'aprehenderez d'Olibre la malice,
 Quand même les Démons feroient tous contre vous,
 Ne craignez nullement, vous les vainquerez tous:
 C'est lui qui peut changer vos travaux en délices,
 Et qui fait trouver doux les plus cruels suplices:
 Les grands brasiers seront vos rafraichissemens:
 Les horribles tourmens, vos chers ébattemens,
 Sus, sus courage donc genereuse guerriere,
 Après que vous aitez fourni votre carriere,
 Et remporté l'honneur dans les sanglans combats,
 Les lauriers immortels ne vous manqueront pas.

SAINTE REINE.

C'est bien tout mon desir d'avoir de la souffrance,

Imitant mon Epoux dedans la patience:
 Dieu vous donne sa paix & récompense un jour,
 Des soins qu'avez de moi au celeste séjour.

PHILOMENE.

La nuit approche fort, Dieu nous donne sa grace:
 Prions-le toutes deux qu'au Ciel nous ayons place.

SCENE II.

OLIBRE, LUCIE, FULCE, ETIE.

OLIBRE *revenant d'Allemagne.*

O Dieux, divins Auteurs des voûtes éternelles,
 Je vous rends mille fois graces immortelle,
 Par vos saintes faveurs je suis victorieux,
 Des Tudesques grossiers, qui vouloient furieux,
 Du grand Autelian mépriser la puissance:
 J'acquert mille lauriers par leur outre cuidance,
 Le foudre de mon bras ne se peut éviter,
 Non plus que le carreau du puissant Jupiter,
 Ayant jonché des morte de ces bravaches,
 Et octroyé la paix à ces courages lâches;
 Enfin heureusement me voilà de retour,
 Chez Lucie je veux, je veux ce jour,
 Que tout ce peuple ici par chants d'allegresse,
 Publient ma valeur & ma haute proïesse,
 En presence de tous, je veux devorieux,
 Une belle victime immoler à nos Dieux,
 Et qu'au Temple sacré un chacun d'eux assiste,
 Sus qu'à ma volonté personne ne résiste,
 Mettez ordre à cela, & vous Fulce, il vous faut
 Aller querir la fille, & sans faire défaut,
 Faites-la devant moi promptement comparoître:
 Car si nos Dieux encore elle veux reconnoître,
 Et à leurs saints Autels de l'encens présenter.

Des tourmens très-cruels je la veux exempter.

LUCIE.

Je m'en vais commander de faire le Théâtre,
Où le guai Comedien dont aujourd'hui s'ébatta,
Et le Char de triomphe, où seront à milliers,
Par le col attachez, les captifs prisonniers.

FULCE.

Et moi, grand Gouverneur, d'une course legere,
Je vais faire venir cette belle Bergere:
Je crois qu'elle a déjà souffert maintes douleurs,
Que l'éclat de sa face a les pâles couleurs,
Les Roses qui étoient si bien épanouies,
Sur son teint délicat seront évanouies:
Car n'ayant pour tout mets, que du pain & de l'eau,
Dans cet obscur grotton, ou plutôt ce tombeau:
La faim, la froide peur, l'horreur & la misere,
L'auront fait devenir plus sage & moins severe,
Et doit-on reputer à très-grande faveur,
Que soyez maintenant possesseur de son cœur.

OLIBRE.

Si à tous mes desseins elle est toujours rebelle,
Je lui ferai souffrir une mort très-cruelle.

ETIE.

Monsieur, vous ferez selon votre devoir,
Fait que chacun s'échiffre à votre grand pouvoir.



SCENE III.

FULCE, ENCLASTRE Geolier, ETIE.

FULCE.

ENclastre, parle à moi?

ENCLASTRE.

Qu'est-ce que tu demandes?

FULCE.

Olibre de ma part enjoint & te commande,
Que tu ne manque pas de remettre en mes mains,
La belle prisonniere aux yeux doux & serains,
Car je la veux conduire avec ma cohorte,
Devant lui promptement.

ENCLASTRE.

Certes elle est presque morte;

Car depuis tant de tems en ce triste manoir,
Elle vit d'un peu d'eau, & d'un peu de pain noir,
Qu'au bout de ce cordeau par jour je lui devale,
Elle a dû plus souffrir que n'endure Tantale,

FULCE.

Je sçai bien qu'en ce lieu elle doit empirer,
Mais aussi promptement il la faut retirer.

SAINTE REINE.

Doux Sauveur qui voyez la peine que j'endure;
Hélas! ayez pitié de votre créature:
Tirez-moi de ces détroits de ces infâmes lieux,
Pour souffrir, s'il vous plaît, les tourmens furieux,
Qu'il plaira au Tyran, que sa rage il exerce,
Sur moi tant qu'il voudra qu'il rompe, brise & perce,
S'il veut tous les endroits de ce débile corps,
Bref qu'il fasse sur moi les plus cruels efforts,

Afin qu'en achevant cette mortelle course ;
 Mon ame volle à vous d'où elle a pris sa source ;
 Cependant mon Jesus donnez-moi le pouvoir,
 D'être toujours conforme à votre saint vouloir :
 Mais j'entens quelque bruit, il semble que l'on ouvre
 Là-dessus le trapon, la clarté je découvre,
 Ce n'est pas l'heure ici que l'on me venoit voir,
 Est-ce quelque démon qui me veut decevoir.

ENCLASTRE.

Voilà la trape ouverte, tens-lui donc cette échelle,
 Mais que vois-je, ô grand Dieu son Ange est avec elle.

SAINTE REINE.

Je les entens parler de me sortir d'ici,
 Pour me faire rentrer en un nouveau souci.

FULCE.

Sus, sus, dépêchez vous, montez, belle agréable,
 Pour revoir du Soleil, la clarté desirable.

SAINTE REINE.

Je ne vois presque rien, je suis comme les Ours,
 Renfermée dès long-têms en leurs obscurs séjours,
 Et qui sortis de l'affreuse taniere,
 Comménçant de recevoir le Char porte-lumiere:
 Que voulez-vous de moi ?

FULCE.

Sortez, mais promptement,
 Et venez avec nous paroître en jugement,
 Devant le grand Olibre, & que par sa sentence,
 Vous ayez le loyer condigne à votre offense,
 Si vous ne voulez pas encenser à nos Dieux,
 Jupin, Venus, Saturne & Mars le furieux,
 Mercure, & les enfans de Latonne la belle.

SAINTE REINE.

Je ne serai jamais de Jesus infidelle,
 Et ne fausserai point le celebre serment,

Qu'au Baptême je fis si solemnellement.

E T I E.

La priton je vois bien, ne vous fait pas plus sage,
 On vous fera pourtant bien changer de courage.

SCENE IV.

OLIBRE, SAINTE REINE.

OLIBRE.

MA fille, venez ça, dites sans fiction,
 Estes-vous résoluë dans votre opinion ?
 Voulez-vous par ce jour pour comble de ma gloire,
 Reconnoître nos Dieux, un Temple de victoire,
 Puisque par leur pouvoir, & haut, & souverain,
 J'ai dompté la fureur du grand Peuple Germain ;
 Il faut que maintenant par un vœu magnifique,
 Vous veniez honorer l'allegrasse publique,
 Et pour bien offrir à leurs Autels,
 Les odeurs qu'on ne peut donner qu'aux immortels ;
 Sauvez votre jeunesse & tâchez de me plaire,
 N'attirez point sur vous ma flambante colere,
 Vous sçavez que je puis d'un bras vous étouffer,
 Sans employer les feux, ni les rouës, ni le fer :
 Mais j'aime beaucoup mieux exercer ma clemence,
 Que le foudre orageux d'une juste vengeance.

SAINTE REINE.

Je vous ai déclaré, deux, trois & quatre fois,
 Qu'antre Dieu que Jesus jamais je n'adorerois ;
 A tous les beaux discours mon cœur est inflexible ;
 Et je suis ferme ainsi qu'un rocher invincible,
 Qui plus se sent battu par les flots écumeux,
 Plus fort il leur résiste, & plus se mocque d'eux :
 Vous avez beau priser vos escadres guerrieres,
 Vantez vos légions & vos cohortes fières,

Puisque votre pouvoit n'est qu'ombre, poudre & vent,
 Qui ne veut résister devant le Dieu vivant,
 C'est lui qui tient en main l'orage & la tempête,
 Et qui peut à l'instant écraser votre tête:
 Oûi, s'il veut ce bon Dieu, il me peut arracher,
 De vos cruelles mains, de la mort m'exempter,
 S'il veut en ma faveur il enverra les Anges,
 Ces genereux guerriers, les luisantes Phalanges,
 Qui pour me délivrer ne feront peu de fruit,
 Puisqu'un seul autrefois en une seule nuit,
 Devant Jerusalem, l'honneur des belles Villes,
 Et fit mourir trois cens soixante & quinze mille,
 Qui cruels menassoient le peuple Hebreux,
 Et un seul n'échapa la vengeance de Dieu:
 Puis quand à Chanaan Josué faisoit la guerre,
 Il fit tomber les murs de Jerico par terre,
 Du seul bruit des tambours, trompettes & clairons,
 Qui autour par sept jours se promenoient en rond,
 Ne fit-il pas trois jours par sa seule priere,
 Arrêter les Courtiers du Char porte-lumiere,
 Afin d'exterminer tous ses fiets ennemis,
 Qui pour lui résister en devoir se sont mis:
 Quoi, j'abandonnerois ce Formateur des Poles,
 Pour rendre de l'honneur à vos mortes idoles?
 Vous m'avez beau forcer je ne le ferai pas,
 Je souffrirais plutôt mille & mille trépas:
 Si Jesus a donné pour moi sa propre vie,
 C'est juste que pour lui la mienne soit ravie.

O L I B R E.

Prenez-la mes bourreaux, prenez la promptement,
 Et sur le chevalier l'attachez seurement,
 Que de vos foïers cruels elle soit écorchée,
 Et par tous les endroits de son corps fustigée,
 Que ses membres sanglans fassent mille ruisseaux,

Et que sa chair soit mise en cent mille morceaux:
 Vite, dépêchez-vous, vous sçavez le mistere,
 Apaisez par vos bras la sanglante colere,
 De nos Dieux irritez à cause du mépris.

S C E N E V.

EVANDRE *Bourreau*, NICAN, *vales du
 Bourreau*, SAINTE REINE.
 CLEMENT, PHILOMENE, LEONICE:
 COEUR DU PEUPLE.
 EVANDRE.

N Ican, attache-la de corde flexibles; (fible;
 Attache-lui les bras qu'ils ne nous soient nuï-
 Mettons-la toute nuë, afin de voir sa chair:
 Dépouillez-vous, ma mie, il ne faut rien cacher.

S A I N T E R E I N E.

O Dieu! juste Dieu, quel éfroi me surmonte?
 Faut-il que devant tous je découvre ma honte?
 Environnez mon corps de broüillards si grossiers,
 Qu'il ne puisse être vû de ces loups carnaciers,
 Frappez leurs yeux lascifs de tenebres opales,
 Qu'ils n'assoupissent pas leurs passions brutales,
 Et voyant de mon corps la fragile blancheur,
 Conservez-moi, mon Dieu, en ma pure candeur:
 Mais hélas! je me plains qu'il faut que je suis vûë,
 De tant de regardans aujourd'hui toute nuë;
 Ne considerant pas mon Dieu, mon tout, mon cœur,
 Que vous avez passé sous la même rigueur:
 Quoi! faut-il qu'à ce coup mon cœur paroisse lâche,
 Dépouillez-moi bourreaux, sus, vite qu'on m'attache,
 Ace dur chevalet, vous ferez plutôt saouls,
 Qu'on me batte, que moi de recevoir des coups.

NICAN.

Sus, mon Maître, arrachez vite mes habits,
Elle s'émouue moins qu'une simple Brebis.

EVANDRE.

Pour la bien garotter, il faut qu'elle s'étende :
Tourne bien cette vice, afin que tu la bande,
Attends nous la ferons tantôt un peu sentir,
Ce que vaut le remord d'un aigre repentir,
Nican, prend cette écourge & de côté frappe,
Necrains point qu'elle fuyé ou qu'elle nous échappe.

SAINTE REINE.

Mon refuge & mon Dieu mon Epoux, mon amour,
Cent & cent mille fois je benirai le jour, (zele,
Que j'ai l'heure de souffrir pour vous d'un ardent
Je vous offre ce sang Virginal qui ruisselle,
Pour le gage asuré de la sainte amitié,
Que je vous ai vouée, ô ma chere moitié,
Que ma souffrance hélas! au moins ne sois perdue,
Et qu'éternellement je ne sois confonduë,
Acceptez ce premice, & pour l'amour de vous,
Tous les autres tourmens me sembleront bien doux.

CLEMENT.

Reine, ma fille, hélas, que vous êtes peu sage!
Voulez-vous faire honte à votre parentage?
Faut-il que vous perdiez pour une opinion,
L'honneur que vous doit votre perfection :
Olibre desiroit de vous faire sa femme,
Les attrais de vos yeux avoient charmé son ame,
Les moyens lui étoient certes indifferens,
Il pouvoit avancer, vous & tous vos parens,
Que j'eusse été heureux de voir votre jeunesse,
Elevée au sommet d'une altiere richesse,
Si vous me voulez croire avant qu'un plus grand mal
Vienné tôt terminer votre malheur fatal,

Tâchez de captiver l'amitié de ce Prince,
Il est le plus puissant de toute la Province.

LEONICE.

Niece, croyez donc l'avis de votre Pere,
Il est avantageux, benin & salutaire.
Vous vivrez très-heureuse, & nous serons joyeux,
De vous voir posséder un Etat glorieux.

SAINTE REINE.

Mais, quoi? Que gagnez-vous à me rompre la tête?
De discours superflus, je ne suis pas si bête,
Pour un bien du néant, qui en bref perira,
Perdre celui du Ciel qui toujours durera;
De vrai quelque Démon vous pousse ces paroles,
Pour me persuader d'adoret les idoles;
Satan n'est qu'un badin, j'eme ris de ses glus;
Retirez-vous de moi, & ne m'en parlez plus.

CLEMENT.

Adieu, fille opiniâtre, adieu, fille perfide,
Je vois bien que tu es de toi-même homicide.

PHILOMENE.

Reine, ne croyez pas ces discours decevans, (vant,
C'est pour vous perdre enfin, qui les vont pourfui-
Souffrez d'un cœur constant toute sorte de peine,
Et votre recompense au Ciel sera certaine.

COEUR DU PEUPLE.

Fille qui surpassez les plus belles Pucelles,
Comme l'astre du jour les nocturnes chandelles:
Pourquoi permettez-vous que vos rares beautez,
Soient le sanglant butin de tant de cruantez?
Vous devriez accepter les riches dons d'Olibre,
C'est un Prince vaillant, puissant & libre;
Il est brave & hardi, genereux & très fort,
Gouverneur des Gaulois, & l'un des vrais supports,
De l'Empire Romain, ainsi vous deviez prendre.

Un si noble parti, que pouviez-vous attendre?
De lui désobeïr, qu'une cruelle mort,
Et à ce compte-là vous avez un grand tort:
Vous ne deviez jamais à ce Prince déplaire,
Pour l'esperoir d'un seul bien qui est imaginaire (heur,
De plus riches que vous tiendroient à grand hon-
D'accepter pour mari un si brave Seigneur:
Vous pouvez bien encore échaper la mort blême;
Prenez-le pour époux, vous sçavez qu'il vous aime.

SAINTE REINE.

Pensez-vous, pauvres gens, que vos pieux discours,
Me fassent délaisser le Dieu de mes amours,
Je perdrois un Amant si beau, si saint, si sage,
Pour embrasser un rien, un ombre, un vain nuage,
Quoi pour sauver ce corps plein de corruption,
D'ordure, puanteur, & putrefaction;
Et credule complaire à un brutal infame,
Pour une éternité je perdrois ma pauvre ame:
O mauvais conseillers êtes-vous insensez,
Rien qu'aux charnalitez certes vous ne pensez:
Ne m'importunez plus de tant de flatteries,
Mais, las! songez un peu que vos idolatries,
Vous montrent tous les jours le chemin des enfers,
Et que vous méritez les flames & les enfers,
Si vous ne demandez pardon de votre offense,
A mon Sauveur qui est tout rempli de clemence.
Pensez-vous que pour voir ruisseler tout mon sang,
Que pour être brûlée & par dos & par flancs:
Dans le bucher ardent de ce cruel carnage,
Mon cœur tremble, vacile & change de courage,
Celui que mon ame aime au fort de mes douleurs,
Comble mes sens de joye, de plaisirs, de douceurs,
Servez à ce bon Dieu & lui soyez fidelles,
Pour jouïr à jamais des clartez éternelles.

Et n'offrez sacrifice à ces infames Dieux,
Qui furent autrefois des hommes vicieux.

SCENE VI.

O LIBRE, EVANDRE, SAINTE REINE.

O LIBRE.

L Es foïets ne peuvent ils adoucir son courage,
Ne change-t'elle pas maintenant de langage?
Evandre, prenez moi ces deux peignes de fer,
Et qu'à force de bras on lui rompe sa chair:
On ne sçauroit assez punir son insolence,
Il faut tâcher pourtant d'ebrouler sa constance.

EVANDRE.

(ment,
Monseigneur, c'est bien dit, car ce nouveau tour-
Est beaucoup plus sensible, & bien plus véhément,
Si le corps te demange, écoute ma Pucelle,
Voilà pour te grater à la mode nouvelle.

SAINTE REINE.

Secours, mon doux Jesus! ô bourreaux inhumains,
Gratez & déchirez de vos bourelles mains,
Ma chair en cent lambeaux & en cent mille pieces,
Invantez des tourmens de toutes les especes,
Jamais, mon cher époux, ne m'abandonnera,
Et de les supporter pouvoit me donnera.

O LIBRE.

Reine, mon petit cœur, un peu de courage,
Et encense à nos Dieux en leur rendant hommage,
Ne perds pas à credit cette aimable beauté,
Et n'exerce sur toi si grande cruauté.

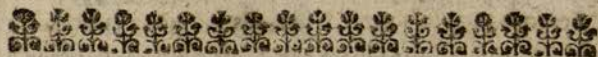
SAINTE REINE.

O barbare Tyrtan, nourri d'une Tygresse,
Qui me vois maintenant en si grande détresse?
Viens étancher ta soif de mon sang Virginal?

Et n'estime pourtant que je t'en vueille mal :
 As-tu pitié de moi, que tu couvres ta face,
 De ton manteau de pourpre, accorde-moi la grace,
 Au moins cette faveur, ouvre, ouvre, confiamment,
 Les yeux de ton esprit regarde fixement, (dore,
 Quels sont tous ces faux Dieux que tu veux que j'a-
 Quelles sont leurs vertus? L'un ses enfans dévore,
 L'autre est un vrai paillard, celui-là un trompeur,
 Celui-ci sanguinaire, & l'autre adulateur:
 Voilà quels sont tes Dieux? Mais mon Dieu qui réside
 Au haut du Firmament, qui en l'onde préside,
 En terre, & aux Enfers, est plus à préférer;
 C'est ce Dieu trin & un que tu dois adorer:
 Tu es donc insensé d'adorer des Idoles, (roles;
 Qui ont des mains, des yeux, & n'ont sens ni pa-
 Je me sens plus heureuses au milieu des tourmens,
 Que tu n'est dans ta pourpre & dans tes ornemens,
 Et vous, ô abusez! qui versez mille larmes,
 Pour me voit endurer ces horribles vacarmes:
 Plûtôt, Messieurs, ayez, ayez pitié de vous,
 Voyez en quel état, hélas! vous êtes tous?
 Pleurez, pleurez plutôt vos pechez & vos crimes,
 Qui vous entraineront ès infernaux abîmes,
 Si vous n'abandonnez ces execrables Dieux,
 Pour suivre le Seigneur de la Terre & des Cieux.

OLIBRE, *parlant aux Bourreaux.*

Mes amis, ce n'est pas votre négligence,
 Qu'elle ne veut quitter sa mauvaise créance;
 Je ne sçai plus que faire, elle seigne par tout,
 Son corps est écorché de l'un à l'autre bout,
 Il la faut détacher, & qu'elle soit remise,
 Ainsi ensanglantée, au lieu où on l'a prise:
 Afin qu'elle ait loisir de penser aux douleurs,
 Qui doivent achever la fin de ses malheurs.



ACTE IV.

SCENE I.

*SAINTE REINE, L'ANGE
 en forme de Colombe, paroissant
 sur une grande Croix qui sembloit
 toucher de la Terre au Ciel.*

SAINTE REINE.

AGNEAU très-innocent que la nuit tenebreuse,
 Premier qu'être attaché à la Croix douloureuse,
 Fûtes si maltraité des Soldats insolens,
 Et reçûtes des coups si cruels & sanglans,
 Des foûets, soufflets, crachats, des injures notables,
 Qu'à la fois vomissoient ces bouches execrables,
 Vous blâmant à grand tort du nom d'imposteur,
 De séducteur, d'infâme, & de perturbateur,
 Mené & ramené à Anne & à Caïphe,
 A Pilate, à Herodes, au souverain Pontife,
 Qui étant dans les mains des horribles bourreaux,
 Lié & garotté de longs & gros cordeaux,
 Desirable Pasteur, je vous rends mille graces,
 De ce que vos soins je marche sur vos traces,
 Vous faites que mon cœur brûle de votre amour,
 Témoigne sa constance & sa force à son tour,
 En souffrant des tourmens très-cruels & terribles,
 Doüant mon foible esprit de forces invincibles,
 Que les douces faveurs durent jusqu'à la fin,

Puis qu'il faut que je sois de la mort le butin,
 Je vous requiers mon Dieu, les soupirs à la bouche,
 Et les sanglots au cœur, que votre mort me touche,
 Et que les saints attrait d'un si cher souvenir,
 Puissent dans le devoir toujours me contenir:
 Quelle est cette splendeur, une étoille si claire,
 Peut-elle en ses cachors causer tant de lumiere,
 Qui pourroit allumer un si clair flambeau?
 Un croissant de dix jours ne seroit pas si beau;
 Mais d'où vient cette Croix, qui transperce la nuë,
 Dont l'immense hauteur m'ébloüissant la vüe,
 Semble d'un bout toucher le doré Firmament,
 Ce spectacle me met dedans l'étonnement:
 D'ailleurs je vois encore une Colombe assise,
 Dessus la fommiré.

L'ANGE, en forme de Colombe.

Sainte Vierge d'Alife;

Consummée en vertu & en perfection,
 Qui genereusement suivez d'affection,
 Votre très-cher époux, sus, ayez bon courage,
 Faites de bien en mieux, & ne craignez la rage,
 De vos fiens ennemis, combattez jusqu'au bout,
 Car vous obtiendrez tôt la victoire par tout:
 Votre chasteté jointe à votre patience,
 Et votre esprit rempli d'admirable constance,
 Orneront votre chef de Lauriers toujours verde,
 Pour loyer des travaux que vous avez soufferts:
 Des lys de pureté, ces odorantes Roses,
 De votre noble sang seconderment éclofés,
 Vous feront à longs traits dedans l'éternité,
 Enyvrez des torrens de sainte volupté;
 Réjouissez-vous donc, votre époux magnifique
 Vous invite, par moi, à sa nocce mystique.
 Venez, Reine, venez à ce sacré festin.

Vous trouverez bien-tôt de vos travaux la fin,
 Et sçachez de ma part, vertueuse Pucelle,
 Que demain vous aurez la courtonne éternelle.

SAINTE REINE.

Ambassadeur sacré, de mon celeste époux, (doux;
 Que vos discours sont beaux, charmans, divins &
 Vos affables regards renouvellent mes forces,
 Mes sens sont enchantez par vos saintes amorces:
 Tyrans bourreaux, démons, non je ne vous crains plus,
 Je me moque de tous vos tourmens superflus,
 Quand même ils seroient mille fois plus étranges:
 Que ceux de Phalaris, inventez par les Anges,
 Du cruel Zabulon, ne m'étonneroient pas,
 Puisque mon doux Sauveur m'envoie du soulas,
 Il ne permette pas qu'au gouffre je succombe,
 Il me relevera, s'il connoit que je tombe:
 Que n'ai-je maintenant des ailes comme vous,
 Pour m'aller reposer ès bras de mon époux:
 J'afranchirois les airs, & ma course sacrée,
 Ioit comme le vent vers la voûte éthérée;
 J'attendrai quelque peu, noble Bourgeois des cieus,
 Et en vollant là-haut je vous suivrai des yeux.

SCENE II.

OLIBRE, FULCE, ETIE, LUCIE.
 OLIBRE.

Maintenant que Fébus la campagne redore,
 Fulce, court en prison & me ramene encore,
 Reine, qui ne fait cas de moi, ni de nos dieux,
 Il lui fait préparer des tourmens farieux:
 Je songe en mon esprit un genre de suplice,
 Qui sera bien sortable à punir sa malice,

FULCE.

Erie, obéïssons.

OLIBRE.

Et toi Lucie, il faut

Avertir les Bourreaux qu'ils ne fassent défaut:
Car si elle est encore contraire à mon envie,
Je veux que ce jour soit le dernier de sa vie.

SCENE III.

FULCE, ENCLASTRE, SAINTE REINE.

FULCE.

Allons, Enclastre, tôt vite la prisonniere:
Qu'elle songe à ce coup à son heure dernière,
Dépêchons, prend ces clefs afin de nous ouvrir.

ENCLASTRE.

Est-ce vrai qu'on la veut ce jour faire mourir,

FULCE.

Oùï, d'une étrange mort, terrible & très-cruelle.

ENCLASTRE.

C'est dommage de perdre une fille si belle.

FULCE.

Elle se perd soi-même, il vouloit l'épouser.

ENCLASTRE.

Elle a tort de vouloir ce Parti refuser.

FULCE.

Montons-la promptement, venez ça pauvre fille,
Si vous passez ce jour vous en passerez mille,
O Dieu qu'elle reluit & que son visage est beau,
Il est plus éclatant qu'un rayonnant flambeau,
Ses yeux sont des Soleils, ô qu'elle est admirable!
Que son parler est doux, & sa taille agréable.

ENCLASTRE.

Il y a quelque sort, & crois certainement,

Qu'elle veut déployer ce qu'elle a de charmant,
Pour échapper sa vie.

SAINTE REINE.

O fols! ô misérables!

Si vous voyez en moi des choses admirables,
C'est un Ange du Ciel, qui au point de minuit,
Par ses divins rayons ce miracle a produit:
Je ne crains nullement votre cruel Olibre,
Je lui veux reprocher d'un accent assez libre,
Qu'il manque de tourmens pour me persecuter:
Car j'en puis plus souffrir qu'il n'en peut inventer.

SCENE IV.

LUCIE, OLIBRE, SAINTE REINE,

EVANDRE, NICAN.

LUCIE.

VOici les Bourreaux prêts où est la criminelle:
Je vois Fulce de loïn qui s'en vient avec elle.

OLIBRE.

Pauvre fille, viens ça, dis-moi, aimes tu mieux,
Ou tout presentement faire honneur à nos Dieux,
Ou bien que tes côtes par douleurs violentes,
Sentent l'effet de ces lampes ardentes.

SAINTE REINE.

Tyrان ne pense pas que l'horreur de ces feux (freux:
Fassent trembler mon cœur quoiqu'ils soient bien af-
L'amour de mon Jesus qui embrasé mon ame,
Me fera sur monter cette effroyable flame,
Tu peux bien tourmenter ce siecle & foible corps,
Mais jamais mon esprit ne craindra tes efforts,
Qu'ils passent à milliers les noirs flots de Cocite,
Je vous mets tout au pis, enrage & te dépite.

OLIBRE.

Mes Bourreaux tempêtez & fracassez de coups;

Cette obstinée ici qui me met en courroux :
 Dépouillez ses habits déchirez sa chemise,
 Et au dur chevalet que nuë elle soit mise,
 Guidez-la bien ferrée & de ses feux ardens,
 Bûlez-lui les côtez, en sorte qu'au dedans,
 Elle sente l'effort de cette peine dure,
 Et ce que peu valoit une extrême torture.

E V A N D R E.

Nican aproche-toi, la voilà dépouillée,
 Attache cette corde encore toute fouillée,
 De son sang purpurin à ses pieds fermement,
 Et nous verrons un peu si ce nouveau tourment,
 Peut en quelque façon ébranler sa constance.

N I C A N.

Elle aura le cœur bon, ainsi comme je pense,
 Si ces feux ne la font tantôt changer d'avis.

E V A N D R E.

Les effets serviront plus que les devis :
 Ça ça, voyons un peu fillette opiniâtre,
 Si tu seras toujours dans ton humeur folâtre.

S A I N T E R E I N E.

Eternel, qui jadis trois enfans innocens,
 Preservâtes des feux cruels & rougissans, (mes,
 De l'ardente fournaïse, & trois jours dans ces flâ-
 Scûtes bien conserver, & leurs corps & leurs ames :
 Sans cesse benissans votre Nom glorieux,
 Convocant les vertus de la terre & des Cieux,
 A benir vos bontez, se promenant à l'aise,
 Es rouges flots du feu de l'ardante fournaïse,
 Et les sortant dehors, sans nulle lésion :
 Donnant à leurs baineurs telle punition,
 Que pourroit meriter un si grand malefice,
 Et les faisant passer par le même suplice :
 Pitoyable Jesus, mon aimable Sauveur,

Je ne demande pas une telle faveur,
 Mais bien que de ces feux l'extrême véhémence,
 Eloigne les brasiers de ma concupiscence :
 J'ai passé par le feu, Seigneur, doux & clement,
 Et vous m'avez conduite au rafraîchissement,
 Tyran que gagnes-tu? Ni ces feux, ni ces flâmes,
 Ne me ferons servir tes Idoles infâmes;
 Après tout pour avoir les deux côtez grillés,
 Les yeux de mon esprit en sont mieux défilés.

O L I B R E.

Emplissez une tonne d'une source d'eau vive,
 Pour lui faire sentir la froideur excessive.

S A I N T E R E I N E.

Envoye, ô fier Tyran ! querir toute la glace,
 De l'Ebre & du Stimon, que dedans on m'entasse,
 Si mon Jesus le veut à lui je me conjoint,
 Pour lui je veux souffrir jusqu'au dernier point.

S C E N E I I.

O L I B R E, C O E U R D U P E U P L É.

O L I B R E.

Q U I auroit jamais crû qu'une simple Pucelle,
 Eusse pû supporter cette douleur cruelle;
 Pour moi je ne crois pas qu'elle ait du séchement,
 Je me douterois bien de quelque enchantement,
 Elle est comme le fer qu'à grands coups on martelle,
 Ou comme l'or d'orât qu'on met dans la coupelle,
 L'un s'endurcit plus fort l'un y devient plus beau,
 Mes yeux me trompez-vous en ce cas si nouveau,
 J'ai vaincu autrefois des Nations entieres,
 J'ai conduit, genereux mes esquadres guerrieres,
 Dès le lit de l'aurore où leve le Soleil,
 Jusques dedans les lieux où il fait son sommeil,

58
 OÙ tous ceux qui vouloient me faire résistance,
 Je les ai dissipés & mis en décadence:
 Et cette opiniâtreté au milieu des tourmens,
 Résiste aux foyets, aux fers, & aux feux véhémens,
 J'ajouteraï de plus ce genre de supplice,
 Et verrai si cette eau lavera sa malice:
 Sinon je lui ferai la trame découper,
 Et à rouges bouillons tout son sang épancher,
 Pour offrir à nos Dieux, & pour leur satisfaire,
 Des orgueilleux mépris de cette téméraire.
COEUR DU PEUPLE.
 Que fera ce cruel, sa peine est inutile:
 De vouloir inventer,
 Tant & tant de tourmens pour cette pauvre fille,
 De maux acravanter:
 Ce beau sang Virginal qui découlant par terre,
 Nous attire des pleurs,
 Et ce fer violent qui la presse & la serre,
 Avec tant de douleurs:
 Qu'à servi tout cela sinon doubler sa force,
 Pour vaincre ses efforts,
 C'est en vain, c'est en vain le cruel qu'il s'efforce,
 De tourmenter son corps,
 A tant de cruautés sa belle ame résiste,
 Comme le diamant:
 Car plus il la tourmente & plus elle persiste,
 A souffrir doublement:
 D'endurer pour son Dieu sont ses cheres délices,
 Elle trouve les coups,
 Et les traits rigoureux des plus cruels supplices,
 Très-suaves & très-doux:
 Triomphez constamment, valeureuse guerriere,
 Des tourmens furieux:
 Après que vous aurez fourni votre carrière,
 Vous vivrez dans les Cieux.



ACTE V.

SCENE I.

EVANDRE Bourreau, SAINTE REINE.

EVANDRE.

Lions-lui les deux mains & les pieds de ces cordes.

SAINTE REINE.

Seigneur, souvenez-vous de vos miséricordes,

EVANDRE.

La Cuve est pleine d'eau, ça plongeons-la dedans:

Elle lui fera pis que les bratiers ardens:

Nican empoigne-la, poisons-la toute à l'heure,

Dans ce frais lavatoire, il faut qu'elle y meure.

SAINTE REINE, dans l'eau.

O divin Createur de la Terre & des Cieux,

Sur votre humble servante, hélas jetez-les yeux!

Puisque ce fort lien si rigoureux m'en lasso,

Que je ne puisse lever mes mains vers votre face:

Droits ès monts écartez s'éleve mes regards,

Je suis de mes chaîneux ceinte de toute parts,

Pour rompre ces cordeaux forces me soit donnée,

De tous, sinon de vous je suis abandonnée,

Qu'un miracle soit fait pour delivrer d'erreurs,

Ces pauvres abusez qui se baignent de pleurs,

De la pitié qu'ils ont d'admirer ma souffrance:

Vous le voulez mon Dieu, infinie puissance:

Les cordeaux sont rompus, je suis en liberté,

L'eau change sa froideur en chaude humilité,

Tout ainsi qu'au Printemps l'agréable rosée,

D'une périlleuse humeur rend à la terre atrousee :
 Quand l'aurore commence à découvrir le jour,
 Et qu'elle fait rentrer toute chose en amour,
 O Pere, ô Roi des Rois ! mon cœur, ma douce flâme,
 Le torrent a passé par dessus ma pauvre ame :
 Vous m'avez beau plonger, execrables bourreaux,
 Vous perdez votre tems, regardez vos cordeaux,
 Entièrement brisez : ne craignez vous canailles,
 Que la terre qui tremble en ses creüses entrailles,
 Ne vous abîme tous, comme elle fit jadis,
 Corré & ses lupôts, qui vouloient trop hardis,
 Avoir la dignité du Prince de l'Eglise,
 Que le dieu tout-puissant du haut du Ciel autorise,
 Je sens dessus mon chef, je ne sçai quoi qui luit :
 C'est l'ange Colombin que j'ai vû cette nuit,
 Il porte dans son bec une riche couronne,
 Et comme un clair Soleil à mes yeux il rayonne.

SCENE II.

L'ANGE EN FORME DE COLOMBE

présentant la Couronne à Sainte Reine.

SAINTE REINE, COEUR DU PEUPLE.

L'ANGE.

O Reine, par effet beaucoup plus que de nom,
 Voici le beau present, l'ineestimable don,
 Le précieux chap. au de triomphe & de gloire,
 Dont votre cher époux après votre victoire,
 Ornera votre chef : voici le juste prix,
 Que vous possederez en son sacré pourpris,
 Venez, Vierge, venez dedans ce beau Parterre,
 Exempt de tous frimats, de foudre & de tonnerre,
 C'est le Dieu qui jouit d'un éternel Printems,
 Où la fièvre Atropos, ni l'empire du tems,

N'ont point d'autorité qui soit considerée :
 Les extrêmes rigueurs du froidureux Borée,
 Les chagrins, les soucis, n'ont pouvoir dans ces lieux ;
 C'est où on essuira les larmes de vos yeux :
 Vous avez enduré de très-cruelles peines,
 Vous épuisez pour Dieu tout le sang de vos veines :
 Mais ce divin amant vous récompensera,
 D'un loyer infini qui toujours durera.

SAINTE REINE.

O amour ! ô bonté ! ô douceur ineffable !
 Que vous avez de soin pour une miserable !
 Las ! si vous me donnez un peu d'affliction,
 J'ai mille fois autant de consolation :
 Ce sera donc bien-tôt, Ambassadeur fidele,
 Que mon esprit quittant la dépouille mortelle,
 De ce debile corps, pointera dans les Cieux,
 Pour vous y contempler, cher époux glorieux :
 Bel esprit, qu'il me tarde, & que l'heure me presse,
 Que j'aurai de plaisir, que j'aurai de liesse !
 De voir à decouvert mon adorable époux,
 Devant qui tous les Saints fléchissent les genoux :
 Qui est le doux objet, & qui les rassaste,
 De ses divins Nectars, & de son Ambroisie.

COEUR DU PEUPLE.

Quel spectacle en ceci ? que le Dieu des Chrétiens,
 Est un Dieu admirable, & qu'il aime les siens :
 Ces bourreaux étonnez ne sçavent plus que faire,
 Quittons l'idolâtrie, & craignons la colere,
 De ce Dieu tout-puissant, pitoyable & benin,
 Qui pour nous a goûté de la mort le venin :
 Faisons-nous baptiser, & vivons en sa crainte,
 Gardons la sainte Loi dans nos ames empreintes :
 Considerons la Vierge au sortir de cette eau,
 Son corps est lumineux comme un luisant Harabeau.

62
Tragedie de sainte Reine.
De l'Ange les discours sont de parfaits Oracles;
Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Miracles,
L'ombrage doit céder à la réalité,
Le mensonge appartient à la vérité.

SCENE III.

OLIBRE, SAINTE REINE,
COEUR DU PEUPLE.

OLIBRE.

O Manoirs! ô fureurs! ô desespoir! ô rage!
Ne vangerai-je pas ce defastreux outrage;
Elle ébranle ce peuple par ses subtils liens,
Je crains qu'il n'en arrive autant à tous les miens;
Si je ne fais mourir cette fine Medée,
Elle les perdra tous par une fausse idée,
Qu'on la jette soudain hors de la Cité,
Qu'au panchant de ce Mont, comme elle a mérité,
Le chef lui soit tranché, c'est un trop doux supplice,
Qui ne se trouve pas conforme à sa malice:
Mais quoi? que voulez-vous, il s'en faut détraper,
Puis qu'elle subvertit & tâche d'atraper,
En ses gluans pipeux tout le simple vulgaire,
A quel prix que ce soit, il nous en faut défaire.

SAINTE REINE.

D'une si douce mort, Monsieur, je vous rends grace;
Aujourd'hui je verrai mon Sauveur face-à-face;
O jour très-desirable! ô jour bienheureux jour,
Qui me fera goûter les fruits de mon amour:
Jour qui me conduit à l'objet inésable,
Qui m'offre liberal, sa gloire perdurable:
Allons, mon ame allons, courons d'un pas leger,
Cherchons mon bien, ne craignons le danger,

Tragedie de sainte Reine. 63

Ce cœur qui sans cesser bat dedans ma poitrine,
N'aura point de repos, bonté route divine,
Qu'il ne soit joint à vous, dépêchez-vous bourreaux,
Faites ce qu'on vous dit, que vos Palais sont beaux,
Qu'ils sont doux & charmans ô qu'ils sont agréable.
Quand verrai-je mon Dieu en ce lieu detirable?
Sera-ce pas bien-tôt, bourreaux êtes-vous prêts?
Monsieur entend qu'en bref on suive ses arrêts:
Chere Patrie, au moins, peuple je vous conjure,
Ne mettre, s'il vous plaît, ordre à ma sépulture,
Suivez, mes chers amis, la Loi de Jesus-Christ,
Qu'elle soit à jamais gravée dans votre esprit:
Croyez moi de bon cœur, ô ma chere Patrie!
Delaissez les faux vieux, quittez l'idolâtrie,
Servez, servez celui qui regne dans les cieux,
Qui doit juger les bons & les malicieux:
Faisant vivre les uns à l'éternelle gloire,
Et les autres brûler dedans la spelonge noire.

COEUR DU PEUPLE.

Nous sommes bien ici huit cens résolus,
D'être presentement du nombre des élus,
De votre bien-aimé, & quand à l'heure même,
Il nous faudroit souffrir une mort plus qu'extrême,
Nous confessons tout haut qu'il est l'unique vieu,
Seul digne d'être aimé, & servi en tout lieu:
S'il nous faut comme vous pour lui donner nos ames,
Nous ne craignons les fers, les tourmens ni les flâmes,
S'il est besoin nos cols nous rendrons de bon cœur,
Sous les coups foudroyans du glaive meurtrisseur,
Et autant que nos corps auront du sang à rendre,
Pour le vieu tout-puissant nous le voulons épendre.

SAINTE REINE.

Messieurs que j'ai de joye & de contentement,
De vous voir préparez à suivre mon amant:

Je mourrai desormais mille fois plus contente,
Voici qu'à cet effet le bourreau se presente.

SCENE IV.

SAINTE REINE, EVANRE, Bourreau.

SAINTE REINE.

PArle à moi, cher Evrandre, est-ce ici où je dois
abandonner ce corps?

EVANDRE.

Pucelle tu le vois,

C'est dessus ce billot que ta tête méchante
Doit être mise à bas par ma lame tranchante.

SAINTE REINE.

De grace accorde-moi qu'à ce dernier effort,
J'implore mon Jesus, mon aide & mon confort.

EVANDRE.

Prie tant que tu voudras, mais vaine est ta demande,
Car il faut accomplir ce que le Roi comande.

SAINTE REINE.

O Dieu! divin Soleil, qui dessus votre Croix,
Avant que d'éclipser d'une mourante voix,
Fîtes à votre Pere une ardente priere,
Ne détournes, hélas! votre face en arriere,
De mon humble Oraison pardonnez mon Sauveur,
Premier à ce bourreau, qui me fait la faveur.
Par son glaive ailé, de m'ôter de ce monde,
Pour m'envoller au Ciel, où tout bonheur abonde.
Et quoiqu'il ait de coups brisé mon pauvre corps,
L'affligeant de supplice, & dedans & dehors,
En lui faisant souffrir tant de douleurs ameres,
Pardonnez au Tyran, qui dedans ses coleres,
M'a causé tous les maux: enfin pardon à tous,
Ne le châtiez pas selon votre courroux?

Tirez

Tirez-les des erreurs & de l'idolâtrie,
Je vous supplie aussi pour ma chere Patrie,
Faites que votre foi fleurisse dans l'Auxois,
Que tout ce peuple ici vive dessous vos Loix:
Enfin que du couchant jusqu'au lit de l'aurore,
Chacun d'un même cœur vous aime & vous adore,
Je recommande aussi, ô mon doux Jesus-Christ!
Entre vos bras, ayez mon langoureux esprit:
Il faut que je vous baise, ô flamboyante lame!
Forgée tout exprès pour bien heurter mon ame:
Adieu chers assistans, adieu bourreaux adieu,
Je m'en vais dans le Ciel & vous laisse en ce lieu.

EVANDRE.

Madame, permettez que les yeux je vous bande.

SAINTE REINE.

Faits afin que bien-tôt à mon Dieu je me rende:
Pour ta commodité je me mets à genoux,
Je trouve pour Jesus ce martyr bien doux.

LES ANGES, qui emportent visiblement son Amie
au Ciel, COEUR DU PEUPLE.

LES ANGES. (Cieux,

APprochez-vous belle ame, & venez dans les
Pour jouir à souhait des biens delic eux,
Que votre cher éponx vous prépare lui même.
Il veut vous couronner d'un riche Diadème,
Qui est tout entouré de lauriers touj ours verts,
Et d'une Palme aussi qui ne crains les hivers,
Dans le sang de l'Agneau votre étoile est lavée,
Aussi c'est pour le Ciel qu'il vous a reservée:
C'est-là qu'il essuira les larmes de vos yeux.

B

C'est-là qu'il vous fera mille dons précieux,
 C'est-là où ce bon Dieu les ames rassasie,
 De ses divins Nectars & de son Ambroisie:
 C'est-là où votre esprit nageant dans les plaisirs:
 Ravi enfantera mille amoureux desirs:
 C'est-là où vous aurez une éminente place,
 Pour chanter avec nous son laus devant sa face,
 D'une sainte chanson qui point ne cessera,
 Louiant celui qui fut, qui est, & qui sera.

COEUR DU PEUPLE.

O que cette Musique a charmé nos oreilles!
 Que nos sens sont remplies d'agréables merveilles;
 Que ces Anges sont beaux, brillans, radieux,
 Et qui les fait beau voir porter dedans les Cieux,
 L'esprit de cette Vierge, ô Sauveur admirable!
 Qu'à l'endroit de vos saints vous êtes favorable:
 Qu'il vous fait bon servir, & que l'homme est heureux,
 Qui tâche à vous complaire, ô cas miraculeux!
 Ce beau chef palpitant, & sautant par la plaine,
 Verse un ruisseau de sang, qui se change en fontaine:
 O quel étonnement, ô prodige nouveau!
 Les pauvres affligés qui boivent de cette eau,
 Sont à l'instant guéris, ô merveille seconde!
 Ceux qui se vont baignant au cristal de cette onde,
 Recouvrent la santé, les aveugles & boiteux,
 Hidropiques, tourdeaux, gravelleux & gouteux,
 Membres demis pourris, corrompus, misérables,
 Et mille autres langueurs par ces eaux sont curables,
 Ayons donc le souci d'inhumer ce beau corps,
 Qu'il ne soit pas traité comme les autres morts:
 Conservant chèrement ses précieuses Reliques;
 Dieu ne veut que les corps des Saints glorieux,
 Dans la corruption demeurent odieux,
 Il veut qu'on les respecte, il veut qu'on les vengre.

Et qu'en ce monde ici leurs membres on révère,
 Vierge, qui maintenant auprès de votre époux,
 Avez tant de pouvoir, ayez pitié de nous:
 Faites qu'avec vous les esprits fideles,
 Nous soyons jouissans des clartez éternelles,
 Ainsi soit-il.

Fin de la présente Tragedie





810

69
SONNET

SONNET
SUR LA MIRACULEUSE
SAINTE REINE
Vierge & Martyre.

Venez de toutes parts, Peuples dévotieux ;
Monarques qui avez puissance souveraine,
Dans Alite pour voir le Corps de Sainte Reine,
Des Saints & des Saintes le plus Miraculeux.



Le sourd & le muet, l'aveugle & le boiteux,
Aussi-tôt qu'ils ont bû des eaux de sa Fontaine,
Recouvrent la santé, & guérissent sans peine,
Les Démonz sont chassés, guérissent les Lépreux.



Depuis près de mille ans sur la terre & sur l'onde,
Des lieux plus retirés qui soient dedans le monde,
Les Princes & les Rois s'estiment trop heureux.



A la Sainte d'offrir leur Sceptre & leur Couronne ;
De baiser ses liens, de lui faire des vœux,
Mille & mille presens leur Royale main donne,



ORAISON TRES-DEVOTE
à sainte Reine.

Vierge Sainte, & invincible
Martyre, qui avez été un Lys
de pureté & d'innocence dans les
sombres vallées du Paganisme, une
Rose vermeille parmi les piquantes
épines d'un rigoureux martyre, &
une Grenade couronnée dans tou-
tes les actions de votre vie. Je vous
regarde maintenant dans les derni-
res agonies de votre mort, comme
cette immortelle qui ne flétrit ja-
mais, & qui est le vrai Symbole de
votre persévérance jusqu'à la mort
dans le service & l'amour de votre
divin Epoux. Et comme vous n'a-
vez point eu à votre mort de desir
plus pressant que de lui aquerir des
cœurs qui le servissent fidèlement,
présentez-lui le mien, s'il vous plaît.



On la met avec sa chaine,
Dans une C. ve leau pleine.



71
puisque je le vouë dès-à-present à
son service: mais soyez ma caution
auprès de lui, & usant du pouvoir
que vos mérites vous ont acquis,
obtenez-moi cette perséverance fi-
nale qui vous a renduë Sainte, qui
me rendra bienheureuse.

Ainsi soit-il.

SALUTATION.

JE vous saluë, REINE, prévenue
de la Grâce du S. Esprit dès vos
plus tendres années, bénites soyez-
vous entre les filles qui ont consacré
à Dieu leur Virginité, & ben soit
pour jamais votre bien-aimé Jesus
Sainte Reine, Patrone des affligés,
priez pour nous maintenant & al'ar-
ticle de la mort. Ainsi soit-il.

F I N.



